

Flashes

Number 173, July–August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49846ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1994). Review of [Flashes]. *Séquences*, (173), 52–52.

désir d'enfant l'emporte sur sa raison, son amour-propre ou toute prudence qui pourrait la retenir.

Car, dans **Immaculate Conception**, les vrais mystères ne sont pas ceux du bazar kitsch d'œuvres fardées, mais ceux de l'âme humaine en proie à ses courants les plus profonds et les plus secrets. Bientôt le désir de maternité d'Hannah et le trouble émotif qui accompagne la venue de l'enfant trop attendu, entrent en résonance avec l'histoire personnelle d'Hannah, de son mari Alistair, et de tous ceux qui les auront entourés au temps de la conception mystérieuse de l'enfant. En cercles concentriques, l'américanité et la judaïcité d'Hannah, l'anglicité d'Alistair, puis la situation néo-coloniale de ce couple d'occidentaux, puis encore la situation sociale et politique du Pakistan à la fin des années 80, aux prises avec les assassinats politiques et le fondamentalisme islamique attisé par Khomeiny, amplifient ce trouble et infléchissent le destin de chaque protagoniste.

Le scénario et la réalisation d'**Immaculate Conception** (sans même parler de l'interprétation) constituent d'autant plus une réussite qu'ils relèvent de la gageure. Autant d'intelligence, de finesse psychologique, de précision et d'efficacité cinématographique au service d'une histoire fondée sur un postulat aussi baroque qu'une conception immaculée force l'admiration. Et s'il n'y avait le précédent de la civilisation chrétienne fondée sur le même postulat, on crierait au miracle.

Pascal Boutroy

IMMACULATE CONCEPTION — Réal. et Scén.: Jamil Dehlavi — Int.: James Wilby, Melissa Leo, Shabana Azmi — Grande-Bretagne — 1992 — 122 minutes — Dist.: Del Fuego.

La Course de l'innocent

Paysage pastoral : deux bergers s'abandonnent au chaud soleil du Mezzogiorno, cigales en fond sonore et plan fixe qui s'attarde. Boum ! Un coup de feu. La tête de l'un des hommes éclate. Avant même qu'on ait le temps d'essuyer le sang, le deuxième berger démarre à fond de train (on le comprend) suivi par une caméra d'une étonnante mobilité...

La scène d'ouverture de **La Course de l'innocent** du jeune cinéaste italien Carlo

Carlei ne laisse que peu de doute quant au quelque cent minutes qui vont suivre. Alternance vaine de moments d'attente et de morceaux de bravoure, la fuite de Vito, jeune garçon d'une douzaine d'années et unique rescapé du massacre de sa famille, offre un bien mince fil conducteur à ce premier long métrage. L'idée originelle d'une vendetta entre bandits calabrais et de la confrontation entre l'enfant (visage angélique) et le truand (balafré comme il se doit), reste à l'état d'ébauche. Un prétexte en quelque sorte, prétexte à une



Manuel Colao dans **La Course de l'innocent**

démonstration de virtuosité technique, de maniérisme visuel (la photographie est très soignée) et de violence gratuite, avec pour triste conséquence que là où Carlei voudrait faire du Kubrick, il fait du Peckinpah et que là où il voudrait évoquer Visconti, il rappelle De Palma.

La Course de l'innocent tourne à vide, long démo de son réalisateur pour postuler à l'Hollywood des séries B, il met plus en relief les limites de scénariste de Carlei que son savoir-faire de metteur en scène. En effet, si Carlei avait été plus roué, il aurait tiré la leçon de Ridley Scott dans **The Duellist**, un film au moins aussi schématique, binaire, esthétisant et porté sur l'action que **La Course de l'innocent**, et aurait introduit sinon du mystère, du moins une certaine opacité dans son scénario. Car à défaut de donner de la profondeur, on peut toujours occulter la perspective.

Pascal Boutroy

LA CORSA DELL' INNOCENTE (La Course de l'innocent) — Réal.: Carlo Carlei — Scén.: Carlo Carlei et Gualtiero Rosella — Int.: Manuel Colao, Sal Borgese, Jacques Perrin, Federico Pacifici — Italie / France — 1992 — 100 minutes — Dist.: Malofilm.

BEVERLY HILLS COP III (Le Flic de Beverly Hills III) — États-Unis 1994. 103 minutes. Réal.: John Landis. Int.: Eddie Murphy, Judge Reinhold, Hector Helizondo, Theresa Randle, John Saxon.

Le troisième épisode des aventures de l'inspecteur Axel Foley est une véritable déception pour les amateurs du genre. Même dans les mains de John Landis, réalisateur autrefois assez bien apprécié, (**Blues Brothers**), le film sombre dans la facilité. La mise en scène est sauvée in extremis par quelques passages drôles manifestement provoqués par un Eddie Murphy en forme, certes, mais pas assez motivé. Décidément, ce n'est pas ce film qui va relancer la carrière autant du cinéaste que du comédien.

GROSS INDECENCY (Grossière indécence) — Australie 1993. 93 minutes. Réal.: George Miller. Int.: Jimmy Smits, Naomi Watts, Sarah Chadwick, Adrian Wright, Alan Fletcher.

Ceux qui ont la nostalgie d'un certain cinéma manichéen à saveur moralisatrice seront servis à souhait tant le film de George Miller (à ne pas confondre avec son compatriote qui fait carrière aux États-Unis de façon plus honorable) se perd dans des clichés rétrogrades. Il s'agit plus d'un mélodrame que d'un drame de mœurs. Car dans cette angoissante et aguichante histoire d'une jeune étudiante qui aime trop son professeur, les scénaristes finissent par donner raison aux défenseurs de l'ordre établi. Et ainsi, la morale (en l'occurrence les liens sacrés et indissolubles du mariage) est sauve, ne serait-ce que le temps d'une projection.

RENAISSANCE MAN (Si la vie vous intéresse) — États-Unis 1994. 110 minutes. Réal.: Penny Marshall. Int.: Danny DeVito, Gregory Hines, James Remar, Cliff Robertson.

Un chômeur se voit forcé d'accepter la première offre d'emploi: un poste d'enseignant dans un collège militaire. Il a pour mission d'initier à la littérature un groupe de jeunes recrues. Mais ils ne savent même pas qui est Shakespeare. Est-il nécessaire de rappeler que cette idée de scénario évoque, dans une certaine mesure, celle de **Dead Poets' Society**. Très vite, on se rend également compte que les deux films ne se ressemblent pas pour autant. Tandis que Danny DeVito tente par tous les moyens de pousser son jeu à la Robin Williams sans y parvenir, la réalisatrice Penny Marshall échoue dans la présentation d'un groupe bien particulier s'efforçant de changer sa façon de voir le monde. **Renaissance Man** n'est pas pour autant un film totalement raté. Car certains passages délirants et quelques répliques savoureuses nous procurent tout de même des moments de pure relaxation. Mais on oublie vite.

Élie Castiel